

Pierre Montant et les sublimes hasards du réel

Beaux-arts Le peintre genevois a sorti récemment un essai de catalogue raisonné de son œuvre. Une aventure. Mais c'est aussi l'occasion d'évoquer une belle vocation

Philippe Mathonnet

Pesant près de cinq kilos, comptant 632 pages, comportant quelque 1300 illustrations dont la plupart en couleurs, l'ouvrage publié aux Editions Acatos Scanwell (Moudon) est conséquent; pour ne pas dire: imposant. C'est une somme, mais pas encore un bilan. L'artiste auquel «ce dictionnaire de ce que j'ai fait, comme il le dit lui-même, année par année», est consacré, le peintre genevois Pierre Montant, est encore bien vivant, même si la soixantaine est passée – il est né en 1941. Mais il la porte fringante, toujours souriante et aussi enjouée vis-à-vis de la vie et de la peinture.

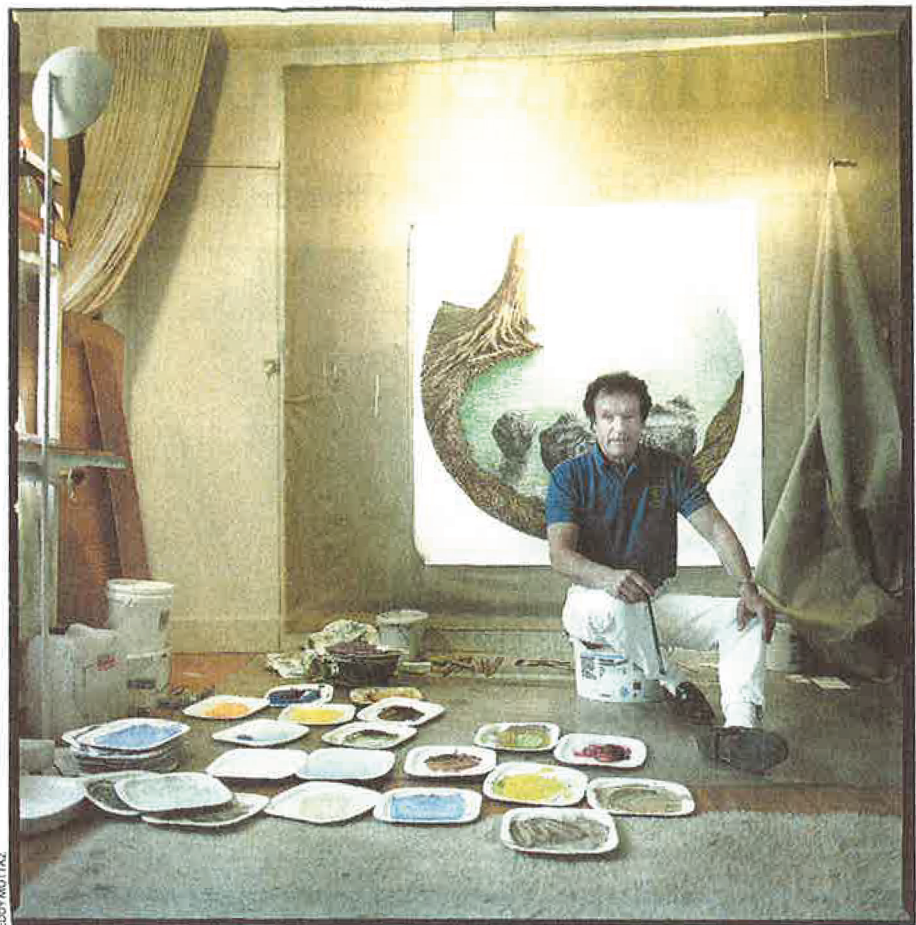
Alors Braque a ri, d'un bon rire: «Si tu as quelque chose dans le ventre, ça sortira»

«En préparant ce livre, je me suis dit: Eh bien! Voilà! Ça y est, je suis mort, ma vie est terminée. Car, un peu comme une personne en train de se noyer, j'ai vu défiler toute mon existence, à travers ektachromes d'œuvres, photos d'atelier et épisodes du quotidien. Sauf que ça nous a pris – avec l'éditeur, l'imprimeur – deux ans pour réaliser cet ouvrage. Le tirage est de 1500 exemplaires, plus une série de luxe à 40 exemplaires ornés chacun d'une huile originale sur papier et 200 exemplaires accompagnés d'une lithographie. J'ai donc revu ma vie durant une assez

longue période. Et comme je suis plutôt un angoissé optimiste, j'ai trouvé que j'avais tout de même bien travaillé: Il y a quelque chose; tu laisses quelque chose, me suis-je dit. C'est trente-quatre ans (ndlr: 1970-2003) de travail et de vie et de peinture, d'inspiration, de visions, de patience et de rencontres.»

A travers ces pages revivent en effet des épisodes et des figures. Celle du célèbre galeriste de Genève Georges Moos, qui lui offre sa première exposition personnelle en 1971. Celle de Barbara Hirschl, sa galeriste de New York, ville où Montant eut un atelier à partir de 1971 jusqu'en 1977. Ou encore, la bienveillante Marie-Louise Jeanneret qui, non contente de montrer des œuvres de Giorgio Morandi, Mark Rothko ou Max Ernst dans sa galerie du quartier de Champel à Genève, accueillait de jeunes artistes dans sa Fondation à Boissano, sur la côte ligurière. Où Pierre Montant séjournera à plusieurs reprises durant près de vingt ans, y bénéficiant d'un atelier jusqu'en 1993, proche d'un sujet, la mer, qu'il adore, et d'architectures ligures sobres mais qui le fascinent par leurs géométries aux intrusions complexes.

Ce sont aussi d'autres émotions, plus juvéniles, lorsqu'on le pousse à parler de ses souvenirs initiatiques. Il évoque alors sa montée à Paris, où des amis de ses parents l'introduisent en 1958 auprès de Georges Braque. Et il se revoit, à 17 ans et ses honnêtes gouaches d'adolescent sous le bras, demander au vieux maître du cubisme: «J'ai cinquante ans de retard sur vous, que faut-il faire?



Pierre Montant dans son atelier. Avec sa palette en assiettes de carton. GENÈVE, 4 AVRIL 2005

Est-ce qu'il faut tout recommencer depuis Giotto? Est-ce qu'il faut prendre le train en marche? A l'époque, c'était l'expressionnisme abstrait qui était à la mode... Alors Braque a ri, d'un bon rire: Si tu as quelque chose dans le ventre, ça sortira. Mais mûris tranquillement, ne succombe pas à la mode. Travaille ta technique.»

En fait, Montant va d'abord emprunter une autre voie, suivre l'exemple d'un oncle et faire médecine. Il passe son doctorat en 1967, effectue de la recherche, devient ingénieur dans une entreprise spécialisée dans la conception de systèmes hospitaliers. Jusqu'à ce que l'obsession de l'image, l'envie de percer le mystère du monde le ramène à la peinture. Mais abandonner une carrière prometteuse pour une plus aléatoire n'a rien d'évident. «Il faut avoir une discipline, recon-

naître l'artiste genevois. Il faut produire, il faut montrer, il faut se battre. Il faut aussi, comme on dit en Italie – Montant a aussi vécu à Rome – de la *grinta*, c'est-à-dire qu'il faut faire montre d'énergie pour promouvoir son œuvre.»

Il faut aussi, dirons-nous, des visions, des idées. Peintre du réel – «je ne m'amuse pas à introduire dans un tableau un élément imaginaire» –, Pierre Montant est sensible à ce qui dans la nature est apparemment banal mais qui ne l'est pas du tout. Telle cette étendue de marguerites, poussées naturellement mais qui forment un plan rectangulaire parfait au beau milieu d'une prairie elle-même en trapèze. «Une de mes grandes obsessions est la géométrie et la nature, la géométrie dans la nature, leur complémentarité ou leur opposition, leur jeu.» Et Montant d'avouer un faible pour

les espaces étranges des peintres italiens métaphysiques, comme De Chirico qu'il a rencontré à New York. «Pour moi, cependant, la métaphysique réside surtout dans la manière de repérer certaines choses dans la nature qui sont extraordinaires, improbables, symboliques, mais qui sont données.»

«Je suis pour procurer au spectateur l'émerveillement de la nature, du cosmos, des symboles qui nous habitent, des joies comme des peurs qui nous hantent. Le spectateur doit pouvoir investir mes tableaux avec sa propre humeur, y libérer ses émotions. Et, à chaque fois, pouvoir se relancer dans ce voyage. Pour moi, c'est ça la peinture.»

Pierre Montant. «Diapason de l'espace», peintures 1970-2003, Acatos Scanwell (2004), 632 p.